

CLAIRE NANCY, *Euripide et le parti des femmes*, Éditions Rue d'Ulm, Paris 2016, pp. 176.

«Trois fois je préférerais être debout contre mon bouclier plutôt qu'enfanter une seule»
Euripide, *Médée* 250-251

Euripide et le parti des femmes n'appartient pas au genre de l'essai philologique à caractère monographique sur tel aspect de l'œuvre d'un auteur. Il s'agit en effet d'un recueil de textes composés sur une période d'une trentaine d'années (1983-2013), aussi bien pour un public d'hellénistes et de philologues que pour des gens de théâtre, à l'occasion de nouvelles mises en scène des textes d'Euripide ou de créations à partir d'Euripide. Toutefois, derrière l'hétérogénéité apparente de la matière qui le compose, ce livre n'a rien d'occasionnel et témoigne plutôt d'un parcours de réflexion cohérent, qui s'est construit autour d'un auteur particulier, pour des raisons que la lecture devine comme profondes. En ce sens, le choix d'Euripide n'est pas contingent, mais il relève d'une forme d'adhésion qui n'efface pas pour autant la distance du regard critique et de l'analyse: «oui Euripide» signifie aussi «Eschyle non merci», «Sophocle peut-être mais...».

Euripide et le parti des femmes est un livre à la fois savant et non-académique, à l'écriture personnelle; le savoir philologique qu'il présuppose n'est pas mis en avant, étalé dans des opérations de rationalisation qui réduisent la portée et le sens des textes, mais il est toujours derrière, au service d'une reconstitution de la dramaturgie tragique qui valorise l'invention de l'auteur, et à travers elle, le regard qu'il porte sur l'homme. Le sujet principal du livre ce sont, en effet, les textes d'Euripide, notamment la place qu'ils font aux femmes. Mais dire femmes chez Euripide signifie tout, tant les personnages féminins jouent un rôle fondamental dans son théâtre et dans sa vision de la tragédie, dont le Dionysos des *Bacchantes*, dans l'analyse qu'en propose Claire Nancy, fournit un témoignage significatif.

Livre non seulement sur les femmes chez Euripide, car à travers le regard des femmes c'est la conception même de l'histoire, de la politique, de la communauté (du vivre ensemble) et de l'homme en tant que tel qui sont interrogés chez Euripide. Cependant, Claire Nancy refuse toute identification entre la voix des femmes euripidéennes et celle du poète tragique, tout en critiquant les lectures qui ont plaqué les positions intellectuelles de l'auteur sur celles de ses personnages féminins. Le sens des pièces qu'elle analyse découle toujours d'une construction dramaturgique complexe. Pourquoi donc les femmes?

C'est que les femmes permettent le déplacement du regard et la critique, qui se fait toujours depuis la marge (p. 31): «D'où peut-on pointer du doigt les failles de l'ordre établi, d'où peut-on le déconstruire, sinon de son envers: du gynécée, de la maison des femmes? Ou de celles de barbares. Car le régime d'exclusion est tel que femme ou barbare, c'est le plus souvent tout un, ou toute une. C'est là en tout cas qu'éclate le divorce mortel entre l'apparence et la réalité... de là que les femmes d'Euripide peuvent démonter les discours qu'on leur tient, soupçonner la *doxa*, faire les comptes des bénéfices et des pertes. Elles sont l'index, elles tombent juste, terriblement juste –précisément parce qu'elles n'ont aucune part à l'histoire. Tel est le secret de leur *Sophia*, à la fois clairvoyante et efficace».

Cette déconstruction systématique de l'idéologie athénienne basée sur la revendication d'une origine liée à la terre, l'autochtonie, selon les formulations de Nicole Loraux ici reprises, les femmes d'Euripide peuvent l'accomplir car elles appartiennent à un monde qui se situe, en quelque sorte, après l'histoire (p. 30): «Les limites de la tragédie d'Eschyle en tant que tragédie tiennent à son adhésion à l'histoire, au coup de main que ses trilogies prêtent à l'institution athénienne.

Une tragédie optimiste. La tragédie d'Euripide, au contraire, se nourrit des désillusions de l'histoire, de la lassitude des héros, de leur déchéance: l'expédition des Argonautes est loin, Jason en est à l'heure des compromissions et négocie lâchement son installation à Corinthe. La guerre de Troie révèle son lourd passif. C'est l'heure des femmes – celles qui restent, celles qui pleurent, celles qui ramassent les morceaux: c'est l'heure d'Andromaque pleurant son Astyanax, c'est l'heure d'Hécube qui l'enterre dans le bouclier de son père, c'est l'heure de Jocaste, couchée en travers du corps de ses deux fils, réunissant par sa mort volontaire – encore une fois son seul moyen d'action – les frères ennemis, reconstituant l'unité détruite».

Ainsi, une question importante que ce texte soulève tient au rapport entre la réécriture euripidéenne des mythes, qui laisse tant de place aux femmes, et sa conception de l'Histoire comme «après-coup». Le lien n'est pas évident et souvent, quand on s'intéresse au traitement innovant du mythe chez Euripide, on ne le relève pas, en préférant se renfermer dans la catégorie de l'«originalité» de l'auteur, issue d'une esthétique purement formelle. Claire Nancy montre au contraire que le déplacement du point de vue dans les récits d'Euripide, des hommes aux femmes, implique un éloignement de l'Histoire, qui rend possible l'émergence d'une raison critique proprement féminine.

Cette réflexion nous mène à poser la question incontournable du rapport entre la lecture d'Euripide que propose Claire Nancy et les études sur le genre ou *gender theory*. Au fil des analyses, centrées notamment sur *Médée*, *Hécube*, *Les Troyennes*, *Les Phéniciennes*, *Iphigénie à Aulis* et *Les Bacchantes*, mais qui touchent également d'autres pièces d'Euripide, comme *Oreste*, *Hélène*, *Les Suppliantes* et *Le Cyclope*, l'analyse revient constamment sur le rapport entre la critique du politique et de son idéologie qui est opérée par les femmes chez Euripide et la déconstruction parallèle des valeurs qui régissent la représentation de la masculinité dans la tradition épique, la même qui fournit au poète sa matière mythique: ainsi, à côté des femmes intellectuelles, qui interrogent le pouvoir et les principes sur lesquels il se fonde, en quête de justice, contraintes souvent de se faire justice elles-mêmes (Médée, Hécube, Clytemnestre dans le renversement de la figure eschyléenne), on trouve toujours des hommes lâches, égoïstes, à la recherche d'honneurs et de reconnaissance, *philotimoi*, incapables d'assurer le respect des principes d'humanité qui sont à la base du vivre ensemble. Or, la critique de la construction culturelle et sociale des genres est au cœur des études sur le genre ou «gender theory», mais Claire Nancy la récuse (voir p. 42, citée dans la suite). Pourquoi donc cette distance affichée vis-à-vis des études de genre ? Les réponses que la lecture de son livre invite implicitement à donner, sans jamais les formuler clairement, sont de deux ordres: il y a sans doute un refus méthodologique (philologique ?) du recours à la théorie dans l'explication des textes, l'idée que le présupposé théorique sur le contenu des textes risque de réduire leur portée critique, en plaquant sur eux des contenus préconstitués. Mais la réserve s'adresse aussi probablement aux définitions théoriques des genres sexuels qui sont le plus souvent évoquées dans ce type de lectures. Ainsi, à la p. 42: «Pour mesurer la force inaugurale de ce texte féministe placé dans la bouche de Médée, il faut en remarquer la teneur documentaire. Tous les propos de Médée font effectivement référence aux pratiques et à l'idéologie de la cité. Qu'il s'agisse de l'institution de la dot, sans laquelle la femme ne peut trouver preneur et avoir d'existence, de celle du divorce, qui peut du jour au lendemain l'exclure de la société, du maintien de la jeune (parfois très jeune) fille dans l'ignorance, de son passage brutal dans une maison inconnue pour le meilleur ou pour le pire, ou de la

tâche qui lui incombe désormais, sans la moindre préparation: satisfaire et le lit, et l'*habitus* d'un époux prompt à éprouver du dégoût pour la vie domestique et à la désertir pour la vie publique et pour la société masculine (...) Il faut se rappeler que nous ne disposons, en dehors de la poésie de Sappho, d'aucun témoignage féminin de ce que fut cette vie (...) Il faut se le rappeler pour mesurer à quel point nous sommes ici aux antipodes de ce que l'on pourrait être tenté de lire comme un lieu commun de la condition féminine. Certes, ce qu'énonce Médée n'a pas de quoi surprendre le lecteur moderne, averti par les avancées de l'anthropologie et par la part qu'elle fait aujourd'hui aux études de genre. Mais nous sommes au V^{ème} siècle av. J.-C., à l'origine d'une civilisation qui pose et pense ses fondements, met en pratique et légitime, jusque dans ses discours les plus élaborés, la distinction entre le masculin et le féminin comme une hiérarchie».

Bref, le conformisme intellectuel qui peut s'attacher aux études sur le genre, quand elles transforment en *doxa* un point de vue foncièrement critique, ne permettrait pas de rendre compte de l'inactualité du «féminisme» euripidéen. Livre inactuel donc. Pour d'autres raisons encore.

Dans ses lectures d'Euripide, Claire Nancy s'appuie souvent sur la *Poétique* d'Aristote. On pense notamment à son analyse de l'articulation entre *anagnôrisis* (révélation, reconnaissance) et *peripeteia* (retournement) dans *Médée* et dans *Hécube*, ou à la référence constante qu'elle fait aux effets de terreur et de pitié suscités par l'action tragique (dans les *Bacchantes*, par exemple), ou encore à la distinction aristotélicienne entre poésie et histoire. Cette démarche n'est pas évidente. Dans des années récentes, la pertinence de la *Poétique* dans la lecture de la tragédie grecque a été mise en question à plusieurs reprises et de différentes manières. *Euripide et le parti des femmes* semble vouloir montrer au contraire que le traitement aristotélicien de la tragédie, avec son hyper-valorisation du *mythos* au détriment du spectacle et de ses aspects plus proprement rituels, peut rendre compte, parfaitement, du théâtre euripidéen. Qu'on se souvienne à ce propos du célèbre jugement aristotélicien, selon lequel Euripide aurait été «le plus tragique» (*ho tragikôtatos*) parmi les poètes grecques...

À l'opposé, Claire Nancy récuse l'analyse de la tragédie d'Euripide proposée par Nietzsche dans *La Naissance de la tragédie*. Ainsi, à la p. 32: «Aucune médiation, qu'elle soit humaine ou divine, n'est désormais possible – si ce n'est par un tour de prestidigitation qui ne trompe personne. La *krisis* d'Euripide est tragique, à rebours des termes de la lecture nietzschéenne, dans *La Naissance de la tragédie*, et de toutes celles qui, à sa suite, lui ont refusé la noblesse tragique en invoquant sa démarche critique. Certes, critique, elle l'est puisqu'elle sonne la fin d'une croyance. Mais il faut beaucoup de présupposés pour imaginer que le travail critique et le soupçon intellectuel interdisent le jeu du deuil – ce *Trauerspiel* par quoi les Allemands prennent la suite de la tragédie- et qu'une tragédie ne peut être critique qu'à condition de cesser d'être tragique» (cf. aussi, à propos de la lecture nietzschéenne des *Bacchantes*, p. 139). Claire Nancy montre au contraire, notamment à travers son analyse des *Phéniciennes* et des *Bacchantes*, qu'une certaine conception du dionysisme est au cœur même de la vision tragique de l'histoire qu'offre Euripide dans ses pièces. Dans ce cadre, elle attire l'attention sur l'opposition, qui structure l'écriture de ces deux pièces, entre l'univers de Dionysos et celui d'Arès, le dieu de la guerre. Les femmes ont bien sûr partie liée avec le premier. À ce propos, la lecture de ce livre suggère peut-être, l'existence d'une relation secrète entre la vision euripidéenne du dionysisme et certains penseurs de la constellation dite «présocratique», comme Empédocle d'Agrigente, qui dans sa réflexion sur le monde

physique et sur l'homme avait réservé une place de choix à l'antagonisme entre les forces opposées de l'Amour et de la Haine, tout en prenant partie pour le premier...et pour les femmes également (ainsi, les figures féminines jouent un rôle majeur dans sa réinterprétation de la religion traditionnelle). Dans la lecture du théâtre d'Euripide que propose Claire Nancy, les femmes n'apparaissent pas seulement comme les complices de Dionysos, contre Arès, mais en tant qu'amies du dieu masqué elles osent proposer une interrogation inédite sur l'origine du mal.

ROSSELLA SAETTA COTTONE